

LE JOUR, 1949
25 AOÛT 1949

PROPOS SUR LA LIGUE ARABE ET SUR DES PROJETS EN COURS

Depuis sa naissance, la Ligue arabe ne s'est trouvée à aucun moment dans une situation aussi précaire qu'aujourd'hui. Au bout de quatre ou cinq ans d'efforts, après sa carence ou son rôle négatif dans le drame palestinien, c'est contre le péril de désagrégation qu'elle doit se défendre.

Chacun des Etats de la Ligue a découvert au cours de quatre ou cinq années agitées qu'il a une vie propre et des intérêts différents de ceux des partenaires ; chacun s'est rendu compte du fait que la langue seule ne suffit pas pour unifier la politique, et que la religion ne conduit pas nécessairement à la fraternité.

La leçon mémorable de Renan, vieille de trois quarts de siècle, devrait être traduite en langue arabe à l'usage des pays arabes et viendrait encore à son heure : **Qu'est-ce qu'une nation ?** S'ils méditaient le célèbre discours, ces pays comprendraient que rien n'est plus illusoire et décevant que les mots. **Ils sauraient que tout réside dans ce "vouloir vivre en commun" qui fait les équilibres et les sagesses ;** et que deux frères ennemis peuvent être plus inhumains l'un envers l'autre que l'inconnu et que l'étranger.

Un effort est fait en ce moment par Londres, pour rapprocher "plus profondément" des pays dont l'entreprise sioniste triomphante a mis en relief les tendances contraires et les ambitions contradictoires. Irons-nous d'une chimère à l'autre et d'une faute à l'autre ? Nul plus que nous n'est favorable aux rapprochements qui sont dans la nature des choses et qui servent la paix. Mais n'est-on pas las en Orient de tant de combinaisons et tant d'artifices ? ne croit-on pas que chaque échec de la politique arabe collective fait reculer les pays arabes de dix au vingt ans ?

On ne va pas contre la réalité sans dommage. On ne confond pas sans risques la vallée de l'Euphrate, la vallée du Jourdain, la vallée du Nil et le désert du Néfoud. Ces régions sont plus différentes l'une de l'autre que la vallée du Guadalquivir, la vallée de la Loire et celle du Danube. Il y a plus loin de Riad à Amman et de Damas à Bagdad que de Vienne à Moscou. A supposer qu'Alep se sente un moment plus près de Bagdad que de Damas, c'est un équilibre séculaire qui est perdu.

Là où la Ligue arabe n'a pas abouti ce n'est pas une formule arbitraire qui réussira. Là où les idées de derrière la tête ont triomphé de la bonne foi, on ne peut espérer le renouvellement volontaire et sincère d'une expérience pareille à celle que les Arabes, entre eux, ont faite en Palestine.

Avant-hier le roi de Jordanie était l'hôte à déjeuner ou à dîner de M. Bevin. Il y avait là naturellement Glubb pacha, le maître reconnu des forces transjordanienues. A peu près en même temps, à trois mille kilomètres de là, le premier ministre d'Irak conférait en Egypte avec le premier ministre du roi Farouk. On ne nous fera pas croire que dans ces

conversations le bonheur des pays arabes était placé par Glubb pacha au-dessus de celui de l'Angleterre ; ni que Nouri pacha Saïd veillait de son côté avec amour au bonheur du peuple égyptien.

Il faut sortir de ces jeux redoutables et rentrer dans la réalité et dans la vie. Les pays arabes doivent se réunir pour examiner ce qu'ils peuvent faire ensemble, pour se maintenir chacun comme il est ; et pour améliorer leur situation individuelle et collective au lieu de la compromettre. Et ils devraient se souvenir en même temps des intérêts légitimes de l'Empire britannique comme de l'interdépendance du Moyen-Orient et de l'Europe de l'Ouest.

Mais ne pouvait-on pas, mais ne devait-on pas penser à tout cela avant l'avènement d'Israël ?